

CONSOLATION



— Enfin, docteur, cette pauvre femme s'est-elle vue mourir ?
— Heureusement non, chère madame : elle était aveugle !

VIEILLES LEGENDES

Le chevalier au Cygne, qui vient d'être popularisé de nouveau à notre époque par le *Lohengrin* de Wagner, est le héros fabuleux d'un des naïfs poèmes que les trouvères des XII^e et XIII^e siècles imaginèrent pour donner une origine à la fois surnaturelle et glorieuse à l'illustre Godefroy de Bouillon, duc de Lorraine, chef de la première croisade et premier roi chrétien de Jérusalem.

Maints conteurs s'étant emparés du même sujet, ou plutôt ayant arrangé à leur façon un texte primitif, qu'aujourd'hui l'on est bien embarrassé de reconnaître, il s'ensuit que l'histoire du fameux chevalier est venue à nous singulièrement modifiée en ses diverses situations. Voici toutefois, sommairement rapportées d'après la grande *Histoire littéraire de la France*, la version qui, semblant la plus ancienne, peut avoir fourni le thème original auquel ont été faites de nombreuses variantes.

Un roi Lothaire — roi de Lorraine, bien entendu, puisque le nom de Lorraine est de fait du vieux mot *Lotharingie*, qui signifie domaine ou état de Lothaire — un roi Lothaire s'étant égaré à la chasse, avait rencontré dans le bois une dame ravissante de beauté, nommée Elioxe, qui consentit à devenir sa femme. Cette Elioxe, étant un peu fée, avait prédit que d'elle naîtrait le futur conquérant de Jérusalem, qu'elle aurait cinq autres fils et une fille, et que tous ces enfants porteraient au cou, en naissant, une belle et riche chaîne d'or. Peu de jours après le mariage, Lothaire eut à soutenir une longue guerre, et, pendant son absence, Elioxe mourut en donnant le jour à sept jumeaux, dont une fille. Alors la mère du roi, qui détestait sa belle-fille, enferma les nouveau-nés dans un coffre et chargea un de ses serviteurs d'aller les exposer dans une forêt lointaine. Cet homme, bon de sa nature, au lieu d'exécuter cet ordre dans toute sa cruauté, enveloppe les jumeaux dans son manteau et va les déposer à l'entrée d'une grotte habitée par un ermite, qui trouve et recueille les enfants, à qui il donne pendant sept ans la nourriture matérielle et spirituelle.

Quand le roi Lothaire revient dans son palais, la cruelle grand-mère raconte à son fils que la reine Elioxe avait mis au monde sept dragons, qui, aussitôt après leur naissance, se sont envolés pour ne plus reparaitre. Le roi, ne mettant pas en doute le récit de sa mère, se consola de la perte de sa femme et de ses enfants.

A quelques années de là, un de ses sénéchaux, égaré dans la forêt, reçoit l'hospitalité de l'ermite et, apercevant les enfants, remarque la belle chaîne d'or qu'ils ont au cou, et vient rendre compte à la marâtre de ce

qu'il a vu. Celle-ci convoite les chaînes d'or et renvoie le sénéchal à l'hermitage. On lui rapporte seulement six des colliers, la jeune fille ne s'étant pas trouvée là quand le sénéchal est venu.

Mais à peine les six garçons avaient-ils perdu leurs colliers, que, cédant à la force d'un enchantement, en quelque sorte originel, ils ont pris une nouvelle forme : ils sont devenus de grands oiseaux blancs aux larges ailes, au long cou, des cygnes enfin, qui aussitôt se sont envolés vers le palais de Lothaire et là, devenus l'objet de la sollicitude instinctive de leur père, ils se promènent sur un vivier poissonneux, qui suffit largement à leurs besoins.

Près de cette pièce d'eau, ils voient un jour arriver leur sœur qu'ils reconnaissent et à qui ils font mille caresses. La demoiselle se souvient du jour où le sénéchal est venu à l'hermitage. Conduite devant le roi, elle lui raconte ce qu'elle sait ; et Lothaire soupçonnant une partie de la vérité, contraint sa mère à lui apprendre le reste. Bien vite, cinq des colliers sont remis au cou des cygnes, qui, aussitôt, reprennent leur première forme.

Par malheur le sixième collier avait été fondu par l'orfèvre de la méchante reine-mère : un des enfants conserve donc la forme de cygne, et est placé par Hélias, l'un de ses frères, à la proue du vaisseau qui doit le conduire en de lointaines contrées : c'est à cause de lui qu'Hélias reçoit le nom de *chevalier au Cygne*.

Or il va de soi que, si cet Hélias s'en va de par le monde, c'est pour y trouver motif à de hautes prouesses, qui révèlent en lui le plus brave, le plus loyal, le plus courtois des chevaliers.

Un jour, monté sur le navire que dirige son frère qui a gardé la forme de cygne, il aborde à Nimègue devant l'empereur, au moment où la duchesse de Bouillon, veuve de Godefroy le Barbu, accompagnée de sa charmante fille Béatrix, vient se plaindre du Saxon Regnier, usurpateur de ses domaines. L'empereur reconnaît ses plaintes fondées, mais il n'est pas assez fort pour les faire respecter. Il faudrait qu'un champion se présentât pour combattre en champ clos le Saxon Regnier. C'est alors que la nef blanche, conduite par le cygne, aborde au rivage. On en voit descendre un jeune chevalier couvert d'armes brillantes, le cor à la main. Il approche, salue l'empereur, entend le défi du Saxon, offre de défendre la duchesse, et sort vainqueur d'un combat qui rend à la veuve et à l'orpheline la terre de Bouillon dont elles avaient été dépossédées.

Naturellement, pour prix de son dévouement le chevalier au Cygne devient l'époux de la belle Béatrix dont il a bientôt une fille qui sera la mère de l'illustre Godefroy de Bouillon.

BÉVUE

Dans l'introduction d'un mémoire sur la *Propriété d'après le Code civil* publié en 1848, par M. Trophny, le célèbre jurisconsulte, on trouve ce qui suit : " Au milieu de tant d'institutions qui tombent ou qui vieillissent, la propriété reste debout, assise sur la justice et forte par le droit."

LE DERNIER MORCEAU

Jadis, quand on menait les criminels au supplice, on leur faisait faire des poses à quelques endroits. On leur servait un verre de vin et trois morceaux de pain béni. On appelait cette collation le *dernier morceau du patient*. Or, si le patient mangeait avec un certain appétit et vidait résolument son verre, c'était, disait-on, de bon augure pour le salut de son âme.

A LA SOURCE MÊME

Le maître. — Quelqu'un d'entre-vous a-t-il déjà vu une peau d'éléphant ?

L'élève. — Moi, monsieur, j'en ai vu une.

Le maître. — Où cela, mon enfant ?

L'élève. — Sur l'éléphant, monsieur.

PENSÉE DE CARÈME

Nous devons aimer nos amis en Dieu, nos ennemis pour Dieu.

Un peuple n'est pas diminué, qui se passionne et se torture pour les choses idéales.

PAUL DESCHANEL.

CONSTATATION



— Je ne sais pas ce que c'est que la *Coupe de l'Amérique*, mais je suis sûr que ça ne vaut pas celle que je viens de faire à Monsieur.